

Campana (1). Un serviteur de Dagobert (2) tient par la bride le cheval dont saint Eloi, nimbé, a coupé la patte (sic) et qu'il est occupé à ferrer sur une enclume; son costume est celui d'un ouvrier, avec un tablier. Derrière lui une femme met en mouvement le soufflet de la forge : on reconnaît que c'est le démon aux griffes qui passent sous sa robe. Dès que saint Eloi s'en est aperçu, il lui pince le nez avec un outil chauffé au feu. Le tableau groupe donc ensemble deux traits légendaires. »

Parmi les monuments où figuré la légende du pied coupé, Mgr Barbier de Montault en signale deux qui n'ont pas été encore mentionnés ici ni dans l'étude de M. de Nussac : un vitrail de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau, du XV^e siècle, et un retable de l'église d'Oiron (Deux-Sèvres), du XVI^e siècle.

H. G.

2. En Alsace.

Le culte de saint Eloi a disparu de l'Alsace, saint Eloi était patron de la paroisse de Hammerstatt qui est mentionnée dans une charte de 730 par laquelle Theodo vend ses biens in *marca Hamaristad*, au monastère de Murbach; Schœpflin, *Als. dipl.*, t. I, p. 13.

En 1441, le recteur de Hammerstatt payait la taxe de 2 marcs imposée au profit de l'évêque et du chapitre de la cathédrale de Bâle et autant son vicaire. Voy. le *Liber marcarum* dans Trouillat, *Monumens de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*, t. V, p. 17.

Vers 1743, une cense appelée Hammerstatter-hof appartenait aux jésuites d'Ensisheim. Pendant la Révolution les bâtiments furent incendiés et aujourd'hui il n'en existe plus de traces, mais les biens qui en dépendaient ont conservé le nom d'Hammerstatter Bann. Cf. Straub, *Villages disparus en Alsace*, Strasbourg 1887; Benoit, *Le combat de Ruemersheim*, Rixheim, 1897. Il y a peut-être un rapport entre la profession de saint Eloi et le nom hammer, « marteau. »

P. RISTELHUBER.

3. Deux gravures.

Un récent catalogue (n° 22) de G. Mayer (15, rue Pigalle, à Paris) mentionne l'estampe suivante, sous le n° 401 :

Eloy (Saint), évêque de Noyon, patron des orfèvres. Pet. in-fol. En pied, entouré de scènes de sa vie. Girolame Vischardo oreffe fecit, vers 1580. Rare. 8 fr.

Le même catalogue porte, au n° 1552, l'image de la confrérie des taillandiers de Paris, de 1679, que nous avons décrite plus haut (t. VII, p. 83). M. Mayer la vend 20 fr. C'est cher.

H. G.

(1) Serait-ce le tableau, aujourd'hui conservé au Musée du Louvre, que mentionne M. de Nussac, p. 588 (d'après le dictionnaire de Larousse)?

(2) De quel droit l'auteur prétend-il que c'est un « serviteur de Dagobert »?... Sans doute sous l'influence inconsciente de la chanson populaire!

CHANSONS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE

LIX

L'usurier.

Andante.



An u-zuil-ler braz deuz a Gar-hes An
An euz gwer-zed i va-ra-doez 'Wit



euz gwer-zed i va-ra-doez;
ka-vet ma-do oar ar mez.

1. An uzuiller bras deuz a Garhes
An euz gwerzed i varadoez;
An euz gwerzed i varadoez
'Wit kavet mado war ar mez.
2. Eur paour bihan a c'houlene
Eun tam bara 'n han da Doue :
— Reit d'i 'n tam bara, emean,
Prest e he ma c'halon da rannan. —
3. An uzuiller bras a responte
D'ar paour bihan vel m' hin klewe :
— Ed er veach man 'n o tro,
Eur veach all m'o sikouro. —
4. Ar paour bihan a c'houlene
Eun tam bara 'n han da Doue :
— Reit d'i 'n tam bara, emean,
Prest e he ma c'halon da rannan. —
5. Eur vatez vihan oa en ti
Hag a deuas wid i gonzoli.
Ar vatez vihan a responte
D'ar paour bihan vel m' hin klewe :
6. — Me a rei bara ma mern d'ean,
Me ma vin tam waz 'bet diontan. —
An uzuiller bras a lavare
D'i vatez vien vel ma komze (1) :
.....
7. I verc'h henan a responte
D'an uzuiller bras vel m' hin klewe :
— Ma zad, boulc'het o pern zegal
Da rei an aluzon d'ar beoien (2).
8. — Me na voulc'hin ket ma bern zegal
Na rein an aluzon d'ar beoien.
9. Gwell e ganin tremen gad eun tam aval
Wit na n-e boulc'hi ma bern zegal ;
Wit na n-e boulc'hi ma bern zegal
Da rein an aluzon d'ar beoien (3).

(1) Manque la réponse de l'usurier, correspondant à la strophe 8 de l'autre version.

(2) Il doit manquer ici deux vers pour annoncer la réplique.

(3) Cette rime, qui revient pour la troisième fois, n'a jamais été admissible. On peut soupçonner qu'il y avait d'abord *berniou ed tas de blé*, et *d'ar beoien eun tam boued* (donner) aux pauvres un peu de nourriture, cf. la variante publiée par Luzel, *Annales de Bretagne*, V, 496.

10. Ne gavan ket e ker an ét
Ken ec'h a ar c'hreunen peb gwenek,
Ewit ma rei ar beoien bara gant pri
Hag ober zouben gant marc'hbrini. —
11. Na n-e ket i c'hir perachuet,
An uzuiller braz a zo skoet;
An uzuiller braz a zo skoet
Gant dorn Doue da vean desedet.
12. An uzuiller braz a lavare
D'i verc'h henan pa divalle :
— Triouac'h lisel wann a zo 'n em zi,
Leket ar gaeran d'em lien. —
13. I verc'h henan a responte
D'an uzuiller braz ag o-neuze (1) :
— Aze a zo eur goz valin
Triouac'h la zo'terc'hel had lin (2),
14. Zo mad aoualc'h d'o lien
Wit mond d'an ivern da leski. —
15. An uzuiller bras a lavare
D'i verc'h henan pa responte :
— Chetu aze eur verc'hig vat
Rekomand an ivern d'i zad !
.....
16. Ma karje ma merc'h Mari
Bean roet an aluzon heb gout d'in,
I dije zovetat ine tri :
Iue ma mah, ha ma groek ha me. —

Traduction.

1. Le grand usurier de Carhaix a vendu son paradis ; il a vendu son paradis pour avoir des biens à la campagne. 2. Un petit pauvre demandait un morceau de pain pour l'amour de Dieu : — Donnez-moi un morceau de pain, dit-il, mon cœur est près de se briser ! — 3. Le grand usurier a répondu au petit pauvre, quand il l'a entendu : — Allez-vous-en cette fois ; une autre fois je vous aiderai. — 4. Le petit pauvre demandait un morceau de pain pour l'amour de Dieu : — Donnez-moi un morceau de pain, dit-il, mon cœur est près de se briser ! — 5. Une petite servante était dans la maison, elle vint pour le consoler. La petite servante a répondu au petit pauvre, quand elle l'a entendu : 6. — Je lui donnerai le pain de mon goûter ; je ne m'en porterai pas plus mal. — Le grand usurier a dit à la petite servante, quand elle a parlé : 7. Sa fille aînée a répondu au grand usurier, quand elle l'a entendu : — Mon père, entamez votre tas de seigle pour donner l'aumône aux pauvres. 8. — Je n'entamerai pas mon tas de seigle et ne donnerai point l'aumône aux pauvres ; 9. J'aime mieux me contenter d'un morceau de pomme que d'entamer mon tas de seigle ; que d'entamer mon tas de seigle pour donner l'aumône aux pauvres. 10. Je ne trouve pas que le blé soit cher, quand il ne va pas à un sou le grain, pour que les pauvres fassent du pain

(1) Var. *vel m' hin klewe*.

(2) Il semble que ce vers devrait être répété, et suivi de cette ligne, conservée dans l'autre version (str. 15, 16) :

A zo manivik evid ho min.

avec de l'argile et de la soupe avec des corbeaux. —

11. Sa parole n'est pas achevée, le grand usurier est frappé ; le grand usurier est frappé par la main de Dieu, d'un coup mortel. 12. Le grand usurier disait à sa fille aînée, en reprenant connaissance : — Il y a dix-huit linges fins dans ma maison, mettez le plus beau à m'ensevelir. — 13. Sa fille aînée a répondu au grand usurier, alors : — Il y a là une toile grossière qui depuis dix-huit ans sert à garder de la graine de lin ; 14. elle est assez bonne pour vous ensevelir, pour aller dans l'enfer brûler. — 15. Le grand usurier a dit à sa fille aînée qui lui répondait ainsi : — Voilà une bonne petite fille, qui décerne l'enfer à son père ! — 16. Si ma fille Marie avait voulu faire l'aumône à mon insu, elle aurait sauvé l'âme de trois personnes : celle de mon fils, celle de ma femme, et la mienne. —

Cette chanson m'a été chantée en septembre 1896, par la femme Anne Truto, de Péderneq, âgée de 62 ans ; elle la tenait de sa mère. L'air a été noté par mon beau-frère, M. l'abbé E. Héry.

C'est une variante de la chanson publiée par *Mélusine*, VIII, 90-93 ; quoique incomplète, elle permet de rectifier (d'après le 10^e couplet) une correction que j'avais donnée avec trop de confiance pour le vers 11, "quand chaque grain ne monte pas à sept écus", afin de le mettre d'accord avec le suivant, "quand chaque mesure ne monte pas à sept écus". Il devait y avoir primitivement quelque chose comme *Pa ne da peb greunen eur gwennek*, "quand le blé ne va pas à un sou le grain".

La chanson bretonne de l'usurier a la même origine biblique que la complainte du "mauvais riche" étudiée par M. Doncieux, *Mélusine*, VIII, 73-77 (à la bibliographie donnée col. 73, 74, on peut ajouter des fragments d'une version picarde publiés par M. Drumont, *La fin d'un monde*, Paris 1889, p. 432, 433). Un détail que M. Doncieux a signalé comme provenant d'un autre chant populaire sur le même sujet : "mes chiens m'apportent des lièvres" (str. 5), a passé également au breton : "mes chiens sont à chasser le lièvre" (str. 3 de la première version de *Mélusine*).

Ces chiens, qui se nourrissent des miettes de la table, rappellent la réponse bien connue de la Chananéenne, saint Mathieu xv, 27 ; mais je ne les crois pas étrangers à la donnée primitive, qui dérive du texte évangélique commenté dans la chaire chrétienne, au point de vue de la morale pratique.

On peut distinguer trois idées, dans le verset 21 du chapitre xvi de saint Luc, *Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat : sed et canes veniebant, et lingeant ulcera ejus*.

Il y a, d'abord, une image saisissante des convoitises de la misère. Celle de Lazare, qui doit être imméritée, est peinte du même trait que le dénûment de l'Enfant prodigue, qui est un châtement : *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant : et nemo illi dabat* (s. Luc xv, 16).

Ensuite, dans les deux cas, le même appel discret à la charité des humbles : *et nemo illi dabat*. Le bourgeois qui a embauché l'Enfant prodigue, le sauve bien de la famine, mais ne se soucie pas de le faire manger à son appétit ; attention délicate qui devrait venir à l'esprit d'autres personnes, moins haut placées.

D'ailleurs ce bourgeois, pas plus que le "mauvais riche", ne rebute point directement le pauvre; tous deux se contentent d'être indifférents aux besoins de la pauvreté, et de ne rien faire pour leur donner satisfaction. Mais, encore une fois, il devrait y avoir parmi leur famille, ou dans leur domesticité, quelque âme plus compatissante.

Enfin, ce qui achève de peindre l'état d'esprit et de cœur dans cette maison riche, c'est que les chiens y ont l'humanité qui manque aux gens. Ces animaux jouent à l'égard du pauvre couvert d'ulcères le rôle du bon Samaritain; du moins ils le font de leur mieux, en pansant ses plaies à leur manière, et faute d'argent pour payer son écot à l'hôtellerie, ils lui feraient volontiers l'abandon d'une partie de leur pitance, s'ils le pouvaient.

Cette dernière pensée n'est pas exprimée; mais elle est assez naturellement suggérée par le contexte pour qu'on puisse y voir l'origine de la discussion qu'a "l'usurier" avec la personne qui propose de jeûner en faveur du "pauvre". C'est peut-être la fille du riche, dans la première version bretonne de *Mélusine*; dans la seconde, c'est sa "petite servante"; c'est un valet, dans la version publiée par Luzel (1).

L'introduction de divers personnages féminins dans les chansons du "mauvais riche" et de "l'usurier" était facilitée par ce fait d'observation journalière que l'exercice de la charité est surtout l'apanage des femmes.

La chanson bretonne est, à divers égards, plus fidèle au prototype sacré. On n'y trouve pas, comme dans le français, l'addition du miracle de la clarté soudaine qui est le rayonnement des bonnes œuvres de la dame; ni la confusion du pauvre avec Jésus-Christ, trait qui a pu être suggéré à l'imagination populaire par un autre passage évangélique des plus frappants: *Esurivi... et dedistis mihi manducare... Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis*, etc., s. Mathieu, xxv, 31-45 (2).

En revanche, le breton seul a gardé, en le transformant, un détail caractéristique du premier verset de la parabole: *induebatur... bysso* "il était vêtu de *fin lin*"; ceci a donné lieu au singulier testament de l'usurier, avec la réponse qui est faite à ses dernières volontés: "J'ai là des *linges fins*; mettez le plus beau à m'ensevelir, afin que je sois en belle toilette pour quitter ce monde. — Il y a là un linge grossier qui sert depuis sept ans à garder de la graine de *lin*; il est excellent pour votre mine" (str. 14, 15 de la première version;

(1) Dans une chanson de Dunières, "Le mendiant et la dame du château" (*Romania* II, 461), un valet charitable veut secourir le pauvre rebuté par la dame, en disant à celle-ci :

« Un de nos chevaux est malade,
Il ne peut manger de foin,
Peut-être il mangerait le pain. »

(2) On peut regarder comme un indice de cette réminiscence du jugement dernier, les dialogues qui précèdent le double jugement des âmes, dans la première des deux chansons du mauvais riche distinguées par M. Doncieux; version de Preuilly, *Mélusine*, VIII, 7, str. 6-12: « As-tu chauffé les pauvres? As-tu vêtu les nus? As-tu donné l'aumône A l'over (pour *oner*, honneur?) de Jésus? » etc., cf. *Mélusine*, VII, 113; VIII, 8, 9; *Romania*, II, 466.

dans la seconde il y a "dix-huit linges" et "dix-huit ans"; sur ce nombre, voir *Glossaire moyen-breton*, 2^e édit., p. 719).

La chanson bretonne ne s'arrête pas à la mort du principal personnage; celui-ci, comme dans l'Évangile, tente un effort posthume et vain pour revenir en ce monde exercer la vertu qu'il avait si peu mise en pratique. Il est vrai que la charité qu'il veut faire est moins désintéressée; on peut soupçonner cependant une filiation réelle entre ces deux textes, où est mise en scène, à des points de vue différents, une même idée de solidarité familiale.

Ce trait est commun au breton et à la première des deux chansons du mauvais riche, cf. *Mélus.* VII, 113; VIII, 7, 8, 10. La version de Retournaguet (*Romania*, II, 465), ne parle pas de cette nouvelle vie désirée par le riche, mais elle a un épilogue, également tiré de la fin de la parabole, où le pauvre est appelé pour la première fois Lazare, et montre "à la pointe du doigt", "une seule goutte d'eau" que le riche a demandée et que "jamais il n'aura".

E. ERNAULT.

LE FEU SAINT-ELME

XI

D'après les textes réunis dans *MÉLUSINE* (t. II, vol. 112 et suiv., art. de MM. Gaidoz et Rolland) on voit que le feu Saint-Elme est regardé tantôt comme de bon, tantôt comme de mauvais augure. Je trouve dans Ronsard trois passages où ce phénomène est considéré comme un présage heureux.

1^o *Caprice à Simon Nicolas*, t. VI, p. 330, édition Blanchemain. La France, dit le poète, est en proie à des guerres civiles qui dureront tant qu'Henri de Navarre ne sera pas décidé à se faire catholique.

Tout est perdu, la France est à son terme.

Si le bon Dieu, comme le feu Saint-Herme

Ne fait descendre en l'esprit d'un tel Roy

Son Esprit Sainct pour le ranger à soy.

Ronsard, ingénument païen, compare au feu Saint-Elme l'esprit saint qui « semblable à des langues de feu, » *disperitilae linguae tanquam ignis*, serait descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte, comme il est écrit dans les Actes (II, 3).

2^o *Hymne de Castor et Pollux*, dédié à G. de Coligny, grand-amiral, t. V, p. 63, Blanchemain. L'édition originale (1556) se terminait par les vers suivants, qui furent supprimés à partir de l'édition de 1573.

Si Gaspard de fortune en faisant un voyage

Sur la mer, est surpris d'un naufrageux orage,

Serenez la tempeste, et venez vous asseoir

Sur le mast jusqu'à tant que le vent laisse cheoir

Son ire.....

3^o *Hymne des Daimons*, t. V, p. 133, Blanchemain. Les flammes du feu Saint-Elme seraient autant d'esprits favorables aux matelots.

Les uns (parmi les démons), ayans pitié des gens
[et des bateaux,

S'assissent sur le mast, comme deux feux iumeaux,